



La Musique par disques

«... Ce gramophone... était l'orgueil du Colonel. Il s'en faisait suivre partout, traitait l'instrument avec des soins délicats et le nourrissait, chaque mois, de disques nouveaux.

— Messiou, dit-il à Aurelle, que voulez-vous entendre ? Les Bing Boys, Destiny Waltz ou Caruso ?

« Le major Parker et le Docteur O'Grady vouèrent solennellement Edison aux enfers ; le Padre leva les yeux au ciel... »

Nous ne savons s'il y aperçut, mêlée au concert des ombres heureuses, celle de Charles Cros, le véritable inventeur du phonographe, dont on vient, sur terre, de célébrer la gloire par diverses manifestations ; celle qui nous parut la plus suggestive était bien la moins cérémonieuse ; nous voulons parler de la petite exposition qui ornait la vitrine d'un magasin proche de l'Opéra, et où deux vétustes appareils à cylindres et à pavillon présentaient l'apparence dérisoire et touchante que donnent les dessinateurs de la Vie Parisienne à la première automobile, évoquée en regard d'une puissante torpédo. Ces instruments d'une autre époque étant frères jumeaux du « graphophone » qui enchantait nos premières années, nous crûmes, non sans plaisir, les entendre encore nasiller Rose-Mousse, la Czarine, les marches de Sousa, la Dernière Carotte, « monologue militaire et comique dit par Polin » et les Adieux au 63^e de ligne, « exécutés par la Musique de la Garde Républicaine, direction Parès ».

Et nous admirions qu'il eût suffi de si peu de temps pour couvrir la distance qui séparait ce jouet suranné du phonographe actuel, interprète fidèle d'un répertoire qui tend à se confondre avec celui de la musique entière.

Immédiatement après la guerre, le domaine proprement artistique du phonographe était encore à peu près limité au chant ; et, certes, la substitution du disque d'ébonite au cylindre de cire, l'abandon du pavillon et l'amélioration

du diaphragme avaient permis à Caruso, à Titta Ruffo, à Chaliapine, à Tetrzini — pour ne nommer que les plus grands — de réussir d'admirables enregistrements. Mais les disques purement symphoniques demeuraient, pour la plupart, détestables.

**

Les choses en étaient là quand parut le jazz, dont chacun s'engoua ; on voulut en entendre de bon, et c'était, chez nous, très difficile. Ne fallait-il pas aller trouver les « Mitchell's » au « Perroquet » et les « Billy Arnold's » au « Claridge », sinon à Deauville ou à Cannes ? Plaisirs chers, peines inutiles, dès lors que, dans une simple boutique du Boulevard, l'orchestre de Paul Whiteman se révèle, pour une obole, à l'oreille émerveillée. La bonne nouvelle ne tarda pas à se répandre parmi les musiciens et, bientôt, on put voir Maurice Delage transcrire, pour Gil-Marchex, « When Buddah smiles », d'après le disque de Whiteman, Maurice Ravel et Roland-Manuel s'éprendre, à distance, des « Bronx Sisters », Darius Milhaud découvrir, à New-York, dans un bazar du quartier nègre, d'inoubliables disques de « blues ». L'amour du jazz va, sans cesse, conduire au phonographe de nouveaux fidèles qui, par delà les disques de danse, connaîtront et aimeront les disques de chant, jusqu'au jour — c'était hier — où ils apprendront qu'un progrès nouveau, reposant sur l'application de l'électricité à l'enregistrement, va permettre d'évoquer la « présence réelle » de l'orchestre.

Chemin faisant, le répertoire des machines parlantes a pris une ampleur qui impose le choix. Nous nous proposons d'indiquer ici, dorénavant, parmi les disques parus dans le mois, ceux qui nous auront semblé dignes de remarque, tout en jetant, de temps à autre, un regard en arrière, afin d'orienter dans le dédale des catalogues les amateurs de fraîche date qui voudront, sans trop attendre, se composer une collection.

**

A l'heure où nous écrivons, le phonographe a cessé, en effet, d'être la marotte de quelques fervents pour devenir le compagnon indispensable, le témoin familial de chacun de nous ; « il compte dans le mobilier » ; mais c'est un meuble doué d'une âme, comme ceux de « L'enfant et les sortilèges », ou plutôt de mille âmes propres à refléter, chacune, un aspect, un instant de la nôtre. A quoi bon aller au loin pour n'y goûter, avec Frédéric Moreau, que « la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues », puisque, désormais, à l'heure du thé fumant et des livres fermés, notre rêve, bercé par les sons, épousera docilement la forme que notre humeur aura choisie, et qu'en éprouvant le charme des transitions éludées, nous verrons tous les pays en entendant toutes les chansons : refrains de Naples, voluptueux et canailles, mélopées andalouses,

tour à tour nonchalantes et frénétiques, tangos ardents de langueur contenue, secrètes incantations de l'Inde et de la Chine, douces plaintes résignées des plantations ou rauques lamentations des ghettos... « Rien que la terre », mais, si nous le voulons, toute la terre.

**

Et la terre des morts aussi bien que celle des vivants ; car le phonographe est maître du temps comme de l'espace. Il est la clé qui ouvre à nos émois anciens la chambre où l'oubli les tenait en sommeil. Avertis par le léger frôlement de l'aiguille, couleurs et parfums viennent répondre aux sons et poser le décor des jours enfuis devant notre mémoire qui fait le reste. Autant de disques acquis, un jour où l'autre, pour fixer quelque sensation présente, autant de jalons, bientôt, sur la route du passé. N'avons-nous pas déjà préservé de la mort l'âme, le souffle même de Caruso, de Fragson ? Si vous voulez prendre idée des joies qui attendent ceux qui viendront après nous, supposez qu'il dépende de notre seul désir d'entendre encore la Malibran chanter l'air du « Barbier », Faure la sérénade de Méphisto, Hortense Schneider la lettre de la « Périhole » ou Paulus le « Père la Victoire »...

Le phonographe rend inépuisable et quotidien le miracle, cher aux lecteurs de « Swann », de la madeleine trempée dans le thé. Ouvrons souvent le coffret aux sons : il ne retient pas, comme celui de Pandore, l'espérance, et il délivre le souvenir.

Roger BICKART.